

Cécile Deniard et Delphine Rivet

Traduction à quatre mains... et beaucoup de voix !

Cécile Deniard et Delphine Rivet ont traduit ensemble Mère Teresa : Les écrits intimes de la « Sainte de Calcutta ». Elles livrent leurs impressions dans les deux journaux de bord qui suivent ; on y apprend que si la traduction est un exercice de rigueur, c'est aussi une leçon d'humilité...

Journal de Cécile

Juillet 2007

Coup de fil de Jean-François Bouthors, éditeur chez Lethielleux, pour qui j'ai déjà traduit des articles du moine trappiste Thomas Merton. Il vient de recevoir un recueil de lettres de Mère Teresa (écrites en anglais), collectées et commentées par le postulateur de la cause en canonisation, le père Brian Kolodiejchuk. Est-ce que ça m'intéresse ? Oui, bien sûr. Il m'envoie le fichier informatique : survol rapide pour voir comment ça se présente, évaluer le volume de travail ; lecture de quelques passages pour vérifier que c'est bien dans mes cordes. Parfait, ce sera pour le printemps 2008.

Fin août

Sept heures du matin, ouverture du journal de ma radio préférée : « Mère Teresa n'avait pas la foi. » V'là encore autre chose ! Le recueil de lettres paraît aux États-Unis pour les dix ans de la mort de Mère Teresa. Or cette correspondance privée adressée à ses directeurs de conscience révèle que Mère Teresa a traversé pendant des décennies une épreuve spirituelle, une « nuit obscure » qui l'empêchait de ressentir la présence de Jésus. L'affaire fait beaucoup de bruit, outre-Atlantique et ici. Du coup, bien sûr, l'éditeur

voudrait la traduction plus tôt : début décembre. Il y a 400 feuillets et je ne peux pas commencer avant quelques semaines : il va falloir s'y mettre à deux. Je propose de solliciter Delphine Rivet, que je sais elle aussi familière du vocabulaire religieux. Delphine traduira la deuxième moitié et moi la première.

Mi-octobre

J'envoie à Jean-François Bouthors les deux premiers chapitres. Je sais qu'il va les relire et surtout les transmettre aux sœurs du Centre Mère Teresa à Tijuana (Mexique). Ce Centre est chargé de veiller à l'usage qui est fait de l'image et des mots de celle que tout le monde considère comme une future sainte. Il surveille notamment de près les traductions des lettres ; en transmettant au plus tôt les premiers chapitres, nous cherchons à débayer le terrain, à nous mettre d'accord sur la façon d'aborder le texte et la traduction de termes qui reviennent tout le temps.

11 novembre

Je reçois la réponse de sœur Élisabeth du Centre Mère Teresa. Oups ! Sincèrement, je n'ai pas l'habitude de voir autant de rouge dans mes copies. J'ai beau avoir essayé de suivre les premières consignes (grande littéralité, respect de la ponctuation particulière des lettres – abondance de tirets – fidélité à un choix de traduction unique pour certains termes récurrents), je n'ai pas encore été assez loin. Ainsi, les répétitions, *toutes* les répétitions, doivent être conservées pour rester au plus près du texte : « Put your hand in His hand » ne doit pas devenir « Mets ta main dans la Sienna » mais rester « Mets ta main dans Sa main ». À l'arrivée, cela donnera un texte qui se lit en fait très agréablement, mais cette stratégie nous aura demandé une vraie discipline, tant elle va à l'encontre des consignes et réflexes habituels.

La littéralité des traductions se retrouve d'ailleurs dans le vocabulaire en usage chez les Missionnaires de la Charité (congrégation de Mère Teresa) en France. Ainsi l'expression « distressing disguise » y est traduite par « déguisement désolant » (pour Mère Teresa, les pauvres sont Jésus sous un « déguisement désolant »). Le terme de déguisement nous gêne, car il induit des connotations bien différentes du *disguise* anglais, plus neutre. Il nous faudra tout de même nous plier au choix de la congrégation. De même, Mère Teresa dit qu'elle va voir les pauvres jusque dans leurs « dark holes » ; nous avons proposé « sombres taudis » ; il faut mettre « trous sombres ». Trous ? Le terme heurte tout le monde de prime abord (Delphine, moi, l'éditeur), mais les sœurs tiennent bon.

Plus ennuyeux encore, sœur Élisabeth, française mais qui a quitté la France depuis de nombreuses années, propose souvent des tournures qui, par souci

de proximité avec l'original, tournent au calque, voire au barbarisme : « to thirst for love » (avoir soif d'amour) deviendrait « avoir soif pour l'amour »... Du coup, il y a un gros travail de tri à faire entre les corrections pertinentes, les corrections « acceptables » (que j'accepte toutes pour me concentrer sur l'essentiel) et celles que je dois absolument refuser.

L'apport des sœurs est en revanche inestimable dans le domaine religieux : elles sont les mieux placées pour repérer que « thirst for love and souls » doit se traduire par non pas par « soif d'amour et d'âmes » mais par « soif d'amour et **des** âmes », comme dans sainte Thérèse de Lisieux (la filiation entre cette dernière et Mère Teresa est évidente à qui lit quelques lignes de *l'Histoire d'une âme*, et la traduction de nombreuses expressions doit donc s'en inspirer) ; pour signaler qu'une « first class relic » n'est pas une « relique extraordinaire », mais bel et bien une « relique de première classe » (il existe des « classes » de reliques et celles de première classe sont entrées en contact avec le corps du saint) ; pour voir que « thorn » est une allusion à saint Paul et doit donc se traduire par « écharde » et non « épine »...

À partir du 20 novembre

Enfer et damnation ! J'ai eu la bonne idée d'opter pour le dégroupage de ma ligne téléphonique. Résultat : plus de téléphone, plus d'Internet, et je ne sais pas encore que j'en ai pour six semaines. Une vraie catastrophe au moment où je dois faire quelques recherches et surtout échanger quotidiennement avec Delphine, l'éditeur, sœur Elisabeth, Anne Fontanié (bénévole des Missionnaires de la Charité à Paris, qui relit également).

4 décembre

Je reçois la partie de Delphine. Même si nous avons essayé de nous mettre d'accord sur la stratégie et les choix de traduction, il y a quand même un petit travail d'harmonisation à faire ; je sou mets à Delphine des modifications qui vont toujours dans le sens des corrections que les sœurs ont proposées pour mes deux premiers chapitres. J'espère que nous aurons ainsi moins de travail par la suite !

Samedi 8 décembre, 22 heures

Le texte est prêt, au soir de la date-butoir, mais le café Internet me ferme sa porte au nez ! Le fichier partira le lendemain matin...

14 décembre

Déception : je reçois les corrections des sœurs sur la première partie. J'espérais sincèrement ne pas avoir trop de travail, puisque nous nous étions entendues sur beaucoup de choses, mais le texte est encore bien rouge...

Les sœurs ont relu mot à mot et même virgule à virgule (la ponctuation et

les majuscules seront un souci jusqu'au bout, d'autant qu'il existe des versions successives du texte anglais...). Par ailleurs le texte est aussi passé entre les mains d'un couvent de jésuites (mais combien de personnes ont relu ce texte ?!) et des pères belges ont été consultés sur les formules épistolaires et autres en usage chez les jésuites, car Mère Teresa a été formée dans la spiritualité et au contact de cet ordre.

Pour commencer, — bon sang, mais c'est bien sûr ! — Mère Teresa doit vouvoyer et non tutoyer Jésus. Nous sommes bien avant Vatican II, mais personne ne s'en était avisé jusque-là... « Mais sainte Thérèse elle-même tutoyait Jésus », objecté-je. Seulement l'Enfant Jésus, répliquent les sœurs, pas Jésus Crucifié. Là, je m'incline.

En ce qui concerne le vocabulaire, le texte est terrain miné, car les mots apparemment les plus anodins sont piégés si on les entend dans un sens religieux : ainsi les sœurs refusent que Mère Teresa « consacre » du temps à une activité, « baptise » une maison du nom de Notre-Dame, « incarne » une qualité ; on ne peut pas écrire qu'elle était « malicieuse » (évocation du Malin), mais plutôt « espiègle ». Cela va très (trop ?) loin : chaque relecture apporte une nouvelle moisson de mots potentiellement chargés d'un sens religieux, au risque d'en arriver à un rapport un peu pervers au langage — je dis pervers parce que déconnecté de l'usage réel. Quel prêtre ne dit « je crois que » pour « il me semble que »... ?

18 décembre

Au milieu de nos multiples échanges sur un millier de « détails » ô combien importants, Anne Fontanié, la bienveillante, m'explique (sentant parfois le découragement poindre ?) le niveau d'exigence du Centre Mère Teresa :

« Il [le Centre Mère Teresa] a beaucoup étudié la manière dont le Carmel de Lisieux avait publié les écrits de sainte Thérèse. Les carmélites ont publié très vite les manuscrits, n'hésitant pas à corriger, transformer, édulcorer, etc. *L'Histoire d'une âme* a eu un succès immédiat et international. Mais il a fallu un certain temps pour que paraisse enfin une édition critique sérieuse qui fasse référence. » Ne souhaitant pas reproduire cette erreur, le Centre a pris son temps pour publier les lettres de Mère Teresa et il souhaite maintenant que les versions dans les différentes langues soient aussi impeccables que possibles... Nous voilà prévenus !

28 décembre

Les deux dernières semaines n'auront été qu'une succession de messages proposant, acceptant, refusant des corrections (sur le texte en anglais ou sur la traduction), importantes ou minimes, cruciales ou non. Car aucune correction n'est imposée ou refusée sans explication — une vraie débauche

d'énergie de part et d'autre pour parvenir, par ce travail de fourmi, au meilleur texte possible. Heureusement, chacun sent d'instinct à quel moment s'incliner. Après deux nuits blanches en quatre jours, enfin je pars en vacances : il y aura bien un ou deux coups de fil de l'éditeur ou de Delphine (qui s'occupe des toutes dernières contestations) sur les pistes de ski, mais on en voit le bout !

1^{er} février

Après relecture des épreuves mi-janvier, séance de travail avec l'éditeur pour reporter sur une copie unique ses corrections, les miennes, celles de Delphine, celles de la correctrice... et les derniers repentirs des sœurs ! Jean-François Bouthors a obtenu que le texte ne soit pas passé à la moulinette d'une correctrice automatique ; seule la correctrice humaine a travaillé dessus et, respectant tout ce qui ressortait de choix de traduction, elle a fait un travail remarquable et repéré bien plus de coquilles que nous tous réunis. C'en est presque vexant.

13 mars

Inauguration du Salon du Livre, une semaine avant Pâques, le livre paraît. Le père Brian Kolodiejchuk est à Paris et on me demande de traduire ses propos lors d'une conférence de presse et d'interviews. Delphine est aussi présente pour rencontrer le père Brian. Ces traductions d'interview sont une première pour moi, mais, passé le stress, c'est un grand plaisir d'accompagner le projet jusqu'au bout et jusqu'à sa rencontre avec ses premiers lecteurs français. Et c'est aussi l'occasion de faire prendre conscience à certains que « traducteur, c'est un vrai métier » (*dixit* le journaliste de la chaîne КТО) !

Épilogue

J'éprouve toujours beaucoup de bonheur à constater combien le travail collectif peut être enrichissant et contribuer à la qualité d'un texte lorsque chacun met ses capacités au service d'un projet commun et surtout dans le respect des compétences de chacun. Cette expérience de traduction sera pour moi inoubliable, car tous, depuis l'auteur jusqu'à l'attachée de presse en passant par l'éditeur, ma cotraductrice (merci Delphine !), les relecteurs ou la correctrice ont su travailler dans cet esprit. Lors d'une interview, l'éditeur Jean-François Bouthors a parlé à propos de cette traduction d'un travail d'amour autour d'un texte – c'est aussi ce que j'ai ressenti.

*

* *

Journal de Delphine

30 août 2007

Je suis plongée dans un polar dont la date de remise est encore lointaine, pour lequel je me débats avec de vieux hélicoptères russes et des sous-marins ultra-perfectionnés lorsque Cécile Deniard me téléphone pour me proposer de travailler avec elle à la traduction de lettres inédites de Mère Teresa. Rien à voir avec ce que je fais d'habitude ; justement, ça m'intéresse d'autant plus.

Je suis ravie de changer d'univers et de tenter l'expérience de la traduction à deux. Et, cerise sur le gâteau, je vais enfin voir une lueur dans le regard de mon interlocuteur lorsqu'on me posera la question fatidique : « Et tu traduis des auteurs connus ? »

Je fais un essai pour rassurer l'éditeur qui ne voit guère le rapport entre les sous-marins ultra-perfectionnés et Mère Teresa.

Au travail. Habitée à la fiction, je suis tentée dans un premier temps de ne pas traduire les notes dans le cadre de l'essai (pour lequel je dispose d'un délai serré), considérant cela comme un simple détail technique qui ne présente aucune difficulté. Erreur : je vais découvrir les joies des diverses conventions typographiques spécifiques aux notes. C'est l'occasion d'acheter le *Mémento typographique* de Gouriou, recommandé par Cécile. Tout au long de ce travail, je vais apprendre la rigueur nécessaire à la traduction de la non-fiction, sans parler des subtilités de mise en page pour l'appareil de notes.

3 septembre

Ouf, l'éditeur est très satisfait de mon essai. Toutes ces heures de catéchisme n'ont pas été vaines...

5 septembre

Dixième anniversaire de la mort de Mère Teresa. *Come, be my light* sort aux États-Unis et les lettres sont largement commentées dans la presse et à la radio en France. Je suis justement à Paris et je peux aller chercher le livre et me présenter à l'éditeur. J'ai l'impression de vraiment participer à un projet important.

Nous allons donc nous partager le texte en deux : Cécile va prendre en charge la première moitié et moi la seconde. Nous allons beaucoup échanger puisque non seulement certaines expressions reviennent tout au long du livre mais en plus certaines lettres sont citées dans les deux parties et il faut avoir l'œil pour tout unifier.

Octobre [1]

Nous essayons de nous mettre d'accord sur un certain nombre de choses dès le départ. Evidemment, au cours du travail, beaucoup vont changer, pour diverses raisons. Nous avons décidé que Mère Teresa tutoyait Jésus et Dieu, sans doute à cause de la très grande intimité des lettres et prières qui leur sont adressées. Finalement, nous nous rendrons compte, tout à la fin du travail, que c'est un anachronisme.

Nous souhaitons utiliser pour les citations bibliques la bible liturgique, celle utilisée pour les lectures lors de la messe et que les catholiques pratiquants ont dans l'oreille. Mais l'éditeur souhaitera plutôt le sérieux de la *Bible de Jérusalem*.

La ponctuation : Mère Teresa fait beaucoup usage des tirets qui remplacent presque tous les signes de ponctuation. L'introduction en anglais le mentionne, c'est donc quelque chose que nous allons garder, à de rares exceptions près. Dans son désir d'aller vite, elle utilise aussi beaucoup l'esperluette, que j'aimerais conserver. Les sœurs du Centre Mère Teresa décideront que ce n'est pas nécessaire. Tant pis, on ne peut pas se battre sur tout, même si j'aimais bien le petit côté manuscrit médiéval de ce &.

Octobre [2]

Je rencontre un problème de traduction dû à une référence biblique.

Mère Teresa fait référence au psaume 69, verset 21 : "**I looked for one** that would grieve together with me, **but there was none: and for one** that would comfort me, **and I found none.**", qu'elle entend comme une plainte de Jésus. Littéralement : « J'ai cherché quelqu'un qui pleure avec moi, mais il n'y avait personne : et quelqu'un pour me consoler, mais je n'ai trouvé personne ». Elle prend donc cette résolution "**Be the one**", être celle qui viendra en aide à Jésus alors que tous l'ont abandonné.

Cette expression est répétée plusieurs fois, c'est presque une devise pour Mère Teresa qui l'inscrit au dos d'images pieuses et encourage ses sœurs à faire de même.

Or, la traduction de la *Bible de Jérusalem* est celle-ci :

« J'espérais du secours, mais en vain, des consolateurs, je n'en ai pas trouvé. » Il nous semble difficile de nous appuyer là-dessus. Si on dit « être celle » en sous-entendant celle qui apporte le soutien, ça ne fait référence à rien, il n'y a pas d'écho avec le psaume et en plus le féminin est gênant. On a déjà perdu l'ambiguïté du « Be » puisque le français doit choisir entre impératif et infinitif (être celle-là / soyez celle-là).

C'est dans la *Bible* en français courant que Cécile trouve la solution : « Je cherche quelqu'un qui me console, mais je ne trouve personne ». Nous

pourrons donc traduire « **Be the one** » par « **être ce quelqu'un** ». Nous utiliserons cette traduction avec une note.

22 octobre

Passage à Paris. Petite réunion avec Cécile.

Quel plaisir de discuter du texte avec quelqu'un qui le connaît aussi bien que vous, qui est confronté aux mêmes difficultés, mais qui n'a pas exactement le même regard !

Novembre

Ce qui est particulier avec ce texte, c'est que ce sont les paroles d'une personne dont le message est important pour un grand nombre de gens et dont on connaît déjà beaucoup de réflexions et de prières. Par exemple, ce qu'elle appelait l'évangile des cinq doigts fait référence à la parole de Jésus : « You did it to me », et qui est au cœur de sa spiritualité. On ne peut pas traduire autrement que par « C'est à moi que vous l'avez fait » (Matthieu, 25, 40 : « Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait »). Or, cette citation fait perdre complètement le rythme des cinq monosyllabes et l'idée des cinq doigts de la main. Mais on ne peut pas adapter la référence qui est très connue des disciples de Mère Teresa, comme on pourrait le faire dans une œuvre de fiction, encore moins la gommer purement et simplement. La seule solution est de conserver l'anglais, avec la traduction française entre parenthèses.

27 novembre

Nous avons un texte « à peu près propre » à envoyer à Monseigneur di Falco qui écrit la préface. J'ai encore les appendices à terminer.

Je pense à Mère Teresa presque en permanence, son angoisse et le vide spirituel qu'elle ressent finissent par me peser à moi aussi, je suis plus impliquée dans cette traduction que dans mes romans précédents. C'est un peu la même chose que lorsque je lis un bon livre et que mon humeur reflète l'atmosphère de l'histoire.

Début décembre

Nous échangeons nos textes, avec moult suggestions, corrections et discussions.

Je m'occupe de l'index, ce que je n'ai jamais fait auparavant. Impossible de demander conseil à notre webmaîtrise préférée, Evelyne Châtelain, car je suis sur Office 2007 et tout a changé depuis Word 2003. Je finis par y arriver, j'ai juste perdu quelques cheveux.

Vient alors une phase à la fois passionnante et éprouvante : les relectures minutieuses des religieuses du Centre Mère Teresa qui ont énormément

travaillé sur le livre et ont un droit de regard sur la traduction. Elles nous ont déjà fait de nombreuses remarques et corrections très précises sur deux chapitres que Cécile leur a envoyés. Nous avons donc essayé de nous en inspirer pour notre travail.

Heureusement, cela va toujours dans le même sens : une extrême fidélité au texte original. Nous débattons longuement autour des majuscules à père, mère, missionnaire de la charité.

C'est un travail de fourmi, mais il est essentiel pour nous de pouvoir argumenter et justifier nos choix. C'est parfois une vraie bataille, quand il nous semble que le souci de fidélité des sœurs va jusqu'au calque et que cela nuit au texte. Certaines corrections m'ennuient parce que je les perçois comme un aplatissement du texte, mais je dois reconnaître que certaines de mes trouvailles dont j'étais si fière étaient peut-être des surtraductions. C'est le moment d'adopter une humilité toute évangélique. Contrairement au cas fréquent où le traducteur connaît mieux le texte que le relecteur (et parfois même mieux que l'auteur), nous travaillons avec des relectrices qui connaissent le livre presque par cœur, avec toutes ses références et ses échos. C'est intimidant et enrichissant à la fois. Le texte va faire d'innombrables allers-retours entre Paris, Antibes (chez moi) et le Mexique où se trouve le Centre Mère Teresa.

1^{er} janvier 2008

Après des fêtes plus studieuses que prévu et un dernier travail avec Cécile sur l'harmonisation des citations dans le texte, je rentre chez moi et découvre de nouvelles corrections à intégrer dont certaines me chagrinent. Je n'ai pas envie de déranger Cécile qui est enfin en vacances après un boulot acharné. J'intégrerai celles avec lesquelles je suis d'accord, j'en laisserai quelques-unes en suspens pour les épreuves.

2 janvier

En guise de vœux, j'envoie le texte « dans une version que nous espérons quasi-définitive » à l'éditeur.

Vivement la publication, qu'on ne puisse plus rien changer !

13 janvier

Déjà les épreuves : on a peine à croire à ces coquilles que l'on trouve encore après ces multiples relectures. Évidemment, les corrections de dernière minute et le passage du texte de main en main ont généré quelques erreurs, mais ouf, rien de grave.

Mars

Le livre sort au moment du Salon du Livre mais je ne le trouve pas sur le stand de l'éditeur. Que se passe-t-il ? C'est un de ces bouleversements

quotidiens du monde de l'édition. Desclée de Brouwer, éditeur religieux, a racheté Lethielleux, et là-bas, effectivement, le livre figure en bonne place. Et qui est là sur le stand, venue admirer « notre » œuvre ? Cécile bien sûr ! J'ai le plaisir de rencontrer le père Brian, venu pour la « promo » du livre, et d'assister (en régie – très instructif) à l'excellente prestation de Cécile qui joue les interprètes sur le plateau de la chaîne КТО dans le cadre d'une longue émission. Pour le coup, le traducteur est bien visible, tellement que le journaliste termine par une question directement adressée à Cécile sur notre travail. Moment gratifiant.

Plus tard

« Et alors, ton livre sur Mère Teresa, tu l'as fini ? » demandent mes amis, habitués à mes gros pavés qui me prennent six mois ou plus de travail pour sortir un an plus tard. OUI ! Enfin, ça y est, après tout ce stress, c'est bouclé, le livre est déjà sorti et finalement tout s'est déroulé en à peine plus de six mois. Un vrai miracle, mais je ne sais pas si ça compte pour la canonisation.

Finalement, malgré un peu de stress pour moi qui aime prendre mon temps, j'ai énormément appris sur la traduction d'un texte de « non-fiction ».

Quant au fait de traduire à quatre mains, j'ai seulement regretté que le délai, les 900 km entre nous et la longue panne d'Internet nous aient empêché d'échanger davantage sur des points de traduction pure. J'ai aimé comparer nos interprétations sur telle ou telle phrase, réagir aux trouvailles de Cécile et lui proposer les miennes. Bref, une expérience passionnante que je suis volontaire pour renouveler. Tiens, si on écrivait un journal de bord pour *TransLittérature* ?